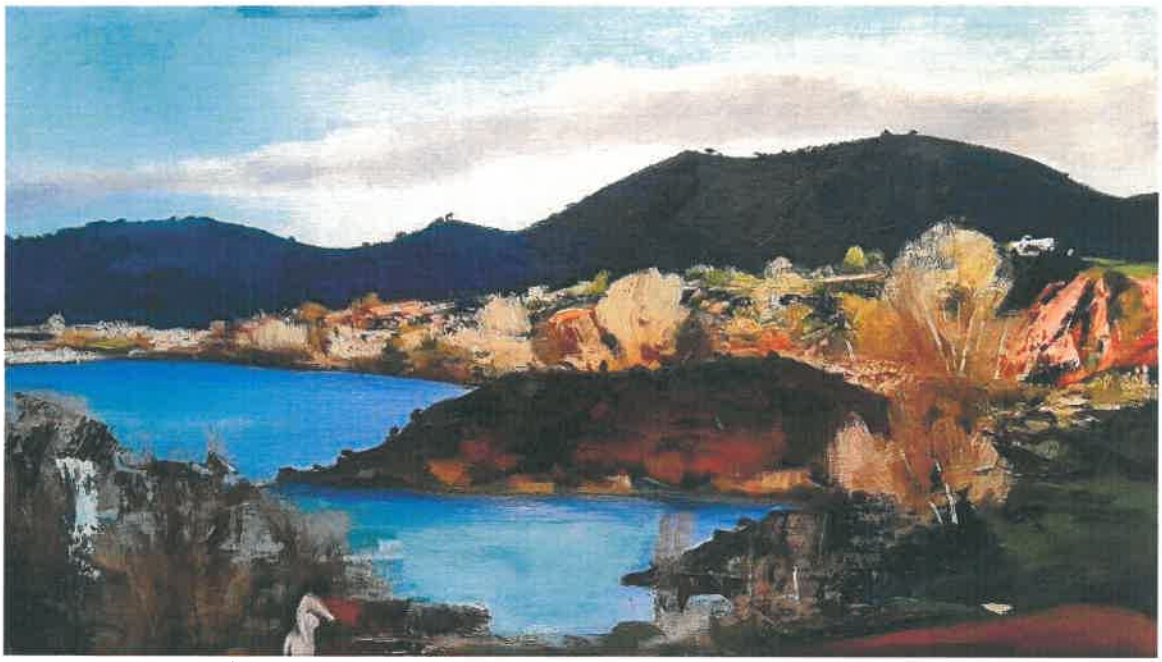
A la galerie La Forest Divonne, le paysage en long et en large

Habité et revisité par la peinture contemporaine, le thème du paysage retrouve couleurs et force vive à La Forest Divonne.

Article réservé aux abonnés



Parmi les peintres exposés, on peut retrouver, dans un tout autre registre, la peinture plus lisse, plus calme d'Abel Pradalié. Ici, l'huile sur toile « Salagou IV ». - Abel Pradalié.

Par **Danièle Gillemon (/32878/dpi-authors/daniele-gillemon)**

Publié le 16/11/2026 à 11:17 Temps de lecture: 3 min

Le paysage... On ne parle pas ici de peinture de genre devenue, à force, aussi excitante qu'un chemin creux en hiver, mais du paysage au sens large. Celui qui, riche d'avoir été regardé, questionné, évalué dans ses dimensions physique et métaphysique, renaît différemment aujourd'hui, avec des audaces, des écarts de langage propres à susciter des sentiments nouveaux.

Le paysage, donc, dans sa dimension la plus subjective et la plus créative, qui se souvient, entre tranquillité et véhémence, de la grande peinture et des expériences désormais historiques de la modernité. Avec, chaque fois, ce décalage contemporain, cette tension qui amène à en reconsidérer les paramètres, notamment le rôle du « motif » et du plein air quand ils fusionnent avec l'imaginaire de l'artiste dans l'atelier. En cela, l'exposition prolonge et élargit le propos la précédente consacrée à Vincent Bioulès (Montpellier, 1938) que l'on retrouve en bonne place aux cimaises avec des morceaux de choix, *Face Nord* et *Après l'orage,* et ce langage formel très construit qui donne plein pouvoir à la couleur.



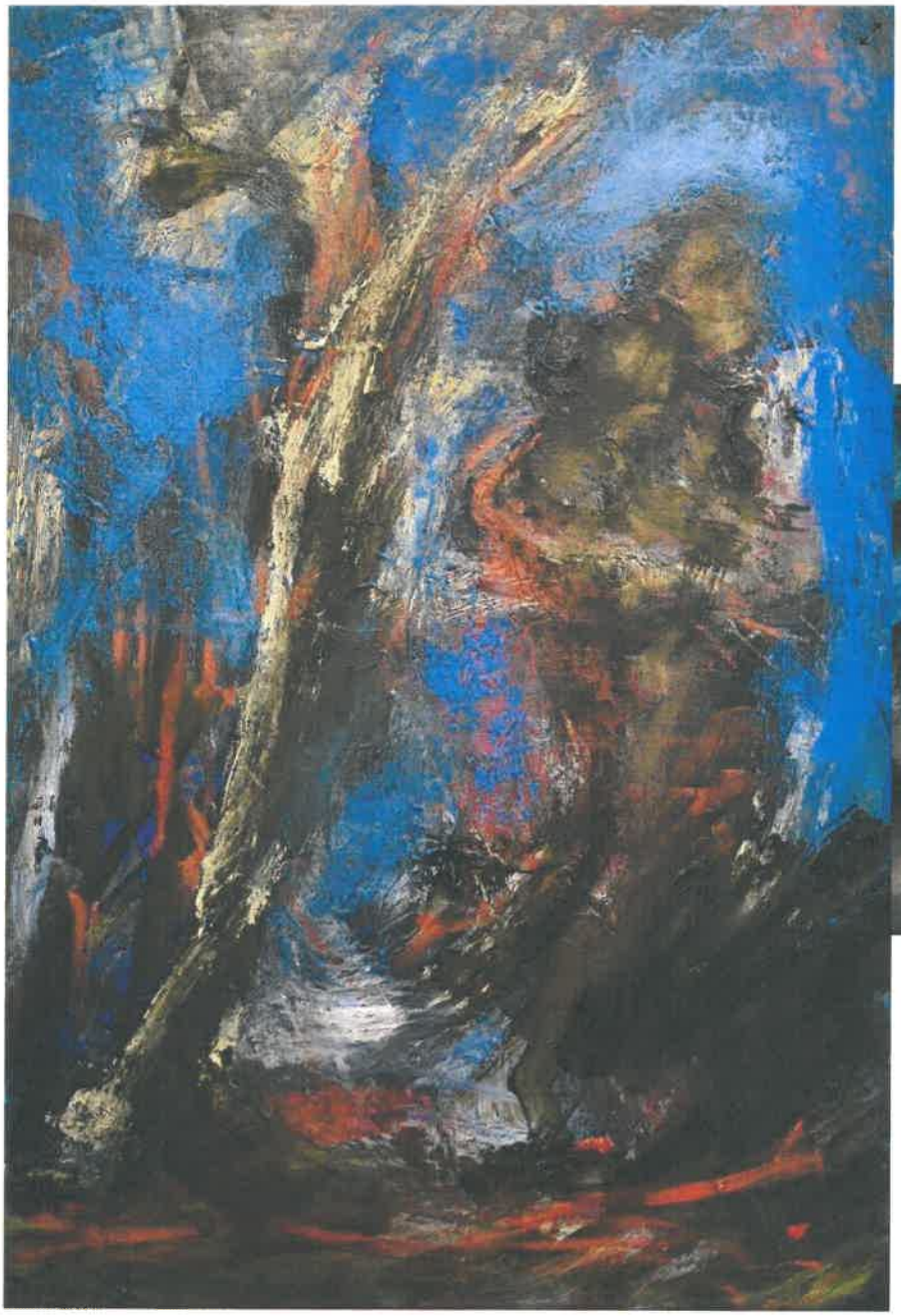
Huile sur carton. - Abel Pradalié.



« Metamorphosis » détient une beauté, une tranquillité lumineuse et des provisoire et mystérieuse de l'eau qui dort… - Jean-Marie Bytebier.

Ronan Barrot

A ses côtés, d'autres valeurs de la peinture actuelle. Ronan Barrot (1973), notamment, et son monumental et muséal tableau *Rive*. Artiste jeune encore, mais artiste « fait » dont la galerie Claude Bernard, en son temps, a promu et suivi l'œuvre hors normes, il se montre souvent poignant dans ses figures, portraits ou autres sujets. Et s'il se dit en intelligence avec Courbet et Goya, cela ne paraît pas exagéré tant la dimension universelle est patente sous une facture convulsive très… contrôlée. Quel souffle dans ce tableau où l'on devine une embarcation et des figures humaines, quel sentiment d'embrasement de la surface percutée de bruns sourds, bleus turquoise, verts émeraude et de lumières contrastées. Tout y filtre – du seul fait de la peinture – de la violence et de la confusion du monde. Même impression avec *Paysage blessé 5* et *Ce qui nous regarde*, visions écartelées, écorchées vives par la facture et les éclats de lumière… Dissection du réel et promptitude à en fantasmer les « reliefs » sont assurément l'un des traits les plus envoûtants de l'œuvre.



« Ce qui nous regarde » est une vision écartelée, écorchée vive par la facture et les éclats de lumière - Ronan Barrot.



Quel souffle dans « Rive », où l'on devine une embarcation et des

Comment ne pas apprécier, aussi, dans un tout autre registre, la peinture plus lisse, plus calme d'Abel Pradalié (Budapest 1970), cette plénitude harmonieuse qui dans le tableau intitulé *Le motif* joue subtilement avec la peinture classique, en trouble le miroir avec des effets de facture discrets et comme liquéfiés, des écarts de langage bienvenus. Patrice Giorda (Lyon, 1952) tend, lui, à fantasmer les données brutes du paysage, battant la nature sur son propre terrain. Quant à Alexandre Hollan (Budapest, 1933), si apprécié pour ses vies silencieuses et sa reprise inlassable du thème de l'arbre seul qu'il décline en variations graphiques et colorées, il contribue évidemment à donner poids et noblesse au propos.

Guy de Malherbe (1958) n'est pas le moins intéressant. Ses *Falaises* et surtout son *Vers la mer* à l'écriture compacte et rythmique, aux couleurs et lumières cuivrées, se rapproche de l'esthétique de Bioulès, renouvelant le paysage marin sans déroger à sa conception classique, plate et horizontale. Enfin, Jean-Marie Bytebier qui vit et travaille à Gand est l'auteur de ce grand tableau vertical en tout début d'exposition *Metamorphosis* dont la beauté, la tranquillité lumineuse et les tons végétaux chantent l'immobilité provisoire et mystérieuse de l'eau qui dort... Un peu les *Nymphéas* d'aujourd'hui !